



MARION MULLER-COLARD

L'ordre des chosesSabine Wespieser
136 pages, 17€

Le père de Marion Muller-Colard est victime d'un AVC massif. Angoissée, l'auteur roule toute une nuit pour le rejoindre. Il est vivant, mais terriblement diminué. S'ensuit un récit profond où « *la petite fille de cinq ans* » oscille entre l'en-

vie que tout finisse ou que ça ne finisse jamais. Avec pudeur, tendresse et humour, elle s'adresse à tous ses « *frères et sœurs insoupçonnés* » confrontés à cette étape. Théologienne protestante, elle qui fut membre du Comité consultatif d'éthique

« *Tu les regardes, sidérée, relancer la machine, recoller les morceaux, sans comprendre tout de suite que c'est vouer les vivantes à l'attente du prochain coup de fil. Dès lors, lorsque ton téléphone sonne, ton cœur cogne de toutes ses forces contre sa cage et tu ne sais pas ce qu'il manifeste : l'angoisse ou l'espoir d'en finir.* »

écrit « *qu'elle n'aime pas l'idée qu'on aide à mourir quand on n'est pas foutu d'aider à vivre* ». Un livre percutant, où l'intime rejoint l'universel et où encore une fois, les mots si justes de Marion Muller-Colard touchent en plein cœur.

Christel Quaix

LES DESSOUS DE L'HISTOIRE Marion Muller-Colard



© TIPHANE BILODEAU

Était-ce une évidence de partager ce vécu ?

Contrairement à beaucoup d'autres récits, j'ai écrit en temps réel de l'événement, sans prise de recul. Je venais chercher avec les mots un espace intérieur, une solitude habitée, vécus par d'autres. Ce n'était pas un partage au sens de la publication, c'était un partage au sens de la communion.

Votre livre montre l'ambivalence face à une personne en fin de vie. Comment la vivez-vous ?

L'ambivalence donne le mal de mer, on a envie d'avoir un point fixe, de s'accrocher et de se dire : « *Voilà ce que je ressens une fois pour toutes* ». Je crois qu'à vouloir absolument arriver à gérer, on court le risque de se faire encore plus mal. Or, il faut plutôt chercher les espaces qui nous laissent tangier. Ce peut être le visage amical de l'autre, une écoute sans condition qui accepte cette régression.

L'appétit de vivre reste-t-il toujours plus fort ?

On est programmé pour vivre. On a cette pugnacité-là, et à

un moment, on n'arrive pas à trouver la sortie. En fait, ce n'est pas possible d'anticiper ce qu'on voudrait. Plutôt mourir que ça, entend-on. Mais plutôt mourir que quoi ? On n'en sait rien. Chez mon père, je vois une force et un appétit en dépit de moments extrêmement durs. Il faut que tout aille vite, on essaye de gagner du temps, d'aller à l'étape d'après. Les moments où j'arrive à oublier le temps près de ce père différent ouvrent un espace, où il faut juste que je sois là. Ils sont peut-être le cadeau paradoxal, au milieu de cette absurdité totale, qui nous ramène à quelque chose de la gratuité.

C. Q.

Extrait